

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES
Faculté de Philosophie et Lettres

Plantes, animaux et champignons en langues bantu

Etude comparée de phytonymes, zoonymes et myconymes
en nsong, ngong, mpiin, mbuun et hungan (Bandundu, RD Congo)

Joseph KONI MULUWA

Thèse présentée en vue de l'obtention
du grade académique de

Docteur en Langues et Lettres

Sous la direction de
Dr. Koen BOSTOEN

Codirection de
Prof. Dr. SHANGO MUTAMBWE

Année académique
2009-2010



Africa
Africa
TERVUREN



La coopération belge
au développement

.be

Les membres du jury:

Bettie Vanhoudt (ULB)

Shango Mutambwe (ERAIFT)

Xavier Luffin (ULB)

Karsten Legère (Université de Göteborg)

Koen Bostoen (ULB / MRAC)

A mon père, Alexandre KONI Kikanda
ma mère, Agnès LUPANGU Matiti
et ma petite sœur, Claire KONI Manima

AVANT-PROPOS

Tout linguiste sait que la publication en 1916 de l'œuvre de F. de Saussure a assuré le statut de la linguistique comme étude scientifique du langage. Cependant, nul n'ignore que la linguistique existait déjà avant cette publication. L'objet fixé à l'origine par la grammaire historique (établir une parenté génétique entre les langues pour atteindre la langue mère) a beaucoup évolué au fil du temps. Pour les néogrammairiens, les langues doivent être étudiées pour elles-mêmes, comme objets, et non comme moyen de connaissance. Pour les fonctionnalistes, les structuralistes et les distributionnalistes, l'objet est de décrire le système d'une langue, mais avec des approches différentes. Cependant, ce qui nous intéresse le plus dans cette thèse, c'est le problème du sens : la dimension cognitive et sociale de la linguistique africaine. Nous pensons qu'elle ne devrait pas être une esthétique de salon pour les savants des langues. Au contraire, dans ce sous-continent que représente le domaine bantou, avec des savoirs millénaires non écrits, la linguistique devrait jouer un rôle important, à côté de l'archéologie et de l'histoire dans la reconstitution du patrimoine universel.

Toutes ces langues qui disparaissent, font perdre à l'humanité entière des pans de civilisations profitables à tous. Les bantouphones du Congo occupent une des grandes forêts du monde, la deuxième après celle de l'Amazonie. Pour y avoir vécu des siècles, ils détiennent indubitablement des connaissances sur les plantes, les animaux, les champignons, bref la biodiversité. Toutes ces connaissances présentent un intérêt pour tous, mais il s'agit majoritairement d'un savoir oral. Les locuteurs qui le possèdent le mieux, font partie de la génération vieillissante ; la nouvelle génération apprend les langues internationales et ne parle plus les langues de leurs ancêtres. La disparition des langues minoritaires est donc inévitable, et elle s'accélère encore davantage avec la mondialisation; on ne peut pas l'arrêter. Néanmoins, on peut sauvegarder le contenu de ces langues. Tout le savoir médicinal, toutes les connaissances alimentaires, physiques, spatiales, etc., bref toute la science traditionnelle bantou est orale, et il n'y a que la linguistique qui peut décortiquer cela. Les autres sciences pourront alors y puiser de la matière à traiter. Le contenu des "noms" peut révéler des "choses" inimaginables. Employer différentes méthodes linguistiques pour décoder des significations serait une démarche non seulement scientifique, mais encore elle contribuerait aussi au développement de l'Afrique par la connaissance de ses ressources naturelles. Une meilleure connaissance des ressources de cette partie de la terre qui représente l'un des deux poumons de notre planète est utile pour tous. Les scientifiques experts de la forêt le savent: "Les forêts du bassin du Congo constituent le deuxième plus grand massif des forêts tropicales au monde, après celui de l'Amazonie. Celles de la RD Congo représentent à elles seules environ 60% de ce massif forestier." (Devers 2007: 10). Lors de la conférence de Bruxelles sur les forêts de la RDC (du 26 et 27 février 2007), "tous les intervenants ont

rappelé l'importance écologique majeure, pour le Congo mais aussi pour la communauté internationale, du massif forestier congolais. (...) La déforestation au Congo avance à un rythme soutenu, et suit l'évolution de la perte de biodiversité dramatique qu'a connue la RDC au cours de la dernière décennie. Plusieurs espèces animales rares et endémiques ont quasiment disparu ou sont en train de disparaître. Certaines essences de bois précieux suivent le même chemin. (...) Il y a donc urgence à agir si on veut éviter une catastrophe écologique irréversible." (Croizer & Tréfon 2007: 4, 5).

Les taxonomistes populaires – les "ethnobiologistes" – pourraient nous reprocher de vouloir utiliser la linguistique pour établir des listes de noms de plantes, d'animaux etc. dans les langues et traditions non occidentales, ou simplement de chercher à décrire la connaissance biologique de ces peuples; ce qui correspondrait à la première phase historique de leur science. Loin de nous cette idée! Tout d'abord, même s'il en est question, là où ces listes n'existent pas, en établir une revient à mettre des bases de données très importantes à la disposition des chercheurs de différentes disciplines scientifiques. Ensuite, lorsqu'un linguiste traite un corpus, il ne fait pas seulement de la description mais plus encore de l'analyse et cela à différents niveaux.

REMERCIEMENTS

Nous n'aurions jamais pu poursuivre nos études de 3^e cycle si notre sœur Claire Koni aidée par l'abbé Robert Kuzwela n'avait pas obtenu notre première admission à l'ULB. L'ambassade de la Belgique en RDC, qui nous l'avait déjà refusé deux fois, ne nous aurait pas accordé de visa d'études sans la prise en charge accordée par la sœur Filomena Mazzeo à la demande des sœurs Monique Pluymakers, Madeleine Pirson et Christine Richir. Ces dernières m'ont accueilli chez elles pour mes tout premiers jours à Bruxelles. Nous ne pouvions pas nous acheter le billet d'avion ni payer le minerval de la première année ni encore le loyer, si certaines personnes – comme l'abbé Tryphon Mukwayakala, Yaya Victorine Djimbo, la sœur Séraphine Makutu et autres qui ne veulent pas qu'on sache qui a fait quoi – n'avaient accepté de mettre la main à la poche soit pour un prêt soit pour un don.

"Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre d'années". N'eût été sa guidance, sa disponibilité sans relâche, ses critiques, ses remarques et suggestions, son accompagnement, même sur le terrain, son encadrement depuis notre mémoire de DEA jusqu'au bout du cycle, nous n'aurions pu produire le travail qu'on lit aujourd'hui sans celui qui représente notre maître en tout, nous voulons parler de Monsieur Koen Bostoen. Nous sommes également très reconnaissant à Madame Bettie Vanhoudt qui nous a appris à bien décrire une langue bantu. Il y avait beaucoup de zones d'ombres en nous et grâce à son souci du détail et de précision, nous avons pu y voir plus clair. Nous remercions le Prof. Shango Mutambwe pour nous avoir encadré et facilité le travail au sein l'ERAIFT à Kinshasa. Nous le remercions pour les discussions qu'il nous a permis d'avoir avec les chercheurs de cette institution sur la biodiversité. Nous remercions Madame Paulette Roulon-Doko du CNRS d'avoir accepté de lire et corriger certaines parties de cette thèse. Nous sommes reconnaissant au Professeur Massens Da Musa d'avoir fait l'identification scientifique des plantes dont nous lui présentions les herbiers ramenés du terrain. Notre reconnaissance va également à Madame Yvonne Bastin, Madame Claire Grégoire, Monsieur Baudouin Janssens qui, malgré le fait qu'ils soient tous retraités, ont eu le temps de lire et corriger certaines de nos publications balisant ainsi notre voie vers la recherche en nous faisant profiter de leur expérience inégalée. Nous ne dirons pas qu'ils sont même ceux qui ont joué un rôle décisif dans le choix du titre final de cette thèse. Le responsable du Service de linguistique, Jacky Maniacky, homme fort dans l'ombre, et tous les chercheurs du service de linguistique du MRAC ont tous participé très activement à l'élaboration de ce travail. Muriel Garsou, Anneleen van der Veken, Yolande Nzang-Bie, Maud Devos, Mark van de Velde, Jenneke van der Wal et Birgit Ricquier resteront inoubliables dans nos pensées. Nous témoignons toute notre reconnaissance à Madame Dr Nicole Exertier qui non seulement nous a logé pendant tout notre séjour à Bruxelles, mais qui a aussi pris le temps de lire et relire ce travail afin de corriger les fautes de forme. Si le lecteur peut lire cette thèse dans un bon niveau de langue française, c'est grâce à elle ainsi qu'à Muriel Garsou et Anneleen van der Veken. C'est encore grâce à cette dernière que ce travail a été mis en forme. Jacqueline Renard, bien qu'à la

retraite, a accepté de réaliser toutes les cartes qui se trouvent dans ce travail. Nous exprimons notre profonde gratitude à Gabrielle Bloes, Marie-Jeanne De Vos, Christiane Demesmaecker, Mamie Djimbo, Henri Ekwalinga, Sr Edith Pirard, Cyrille Munduku et Léon Mundeke pour leur soutien.

Ce travail n'aurait pu être réalisé sans l'apport financier et matériel inconditionné du Musée Royal de l'Afrique Centrale, qui nous a donné l'occasion d'aller plusieurs fois sur le terrain afin de réaliser nos recherches, après nous avoir équipé du matériel nécessaire pour mener à bien ces investigations. Le MRAC nous a soutenu du début jusqu'à la fin de cette entreprise grâce à la bourse d'études qu'il nous a accordée. Nos sincères remerciements vont à Monsieur Hans Beekman, promoteur-coordonateur du projet F.4.8., Muriel van Nuffel, Véronique Gilson.

En annexe 4, se trouve la liste des noms de tous nos informateurs qui méritent toute notre reconnaissance. Ils sont les dépositaires de la science développée dans cette thèse. Sans eux, aucun nom bantou n'aurait pu faire l'objet d'une quelconque étude.

Nous remercions enfin la Fondation Van Buuren qui, juste au moment où la bourse du MRAC arrivait à son terme, a accepté de nous octroyer un fonds unique de fin de doctorat.

Nous réitérons notre amour à Françoise Matalatala, notre épouse, nos enfants Priscille et Schadrac; à Me JB, Carlos, Françoise, Jolie, Liliane et Joël Koni, nos jeunes frères et soeurs. Que les vieux Rex Mukobo, Coché Mvula, Bruno Mvula, Serka Mukobo, Rocka Mukobo et Demuto Mvula trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

SIGLES ET ABREVIATIONS

*	reconstruction principale	TN	thème nominal
+ant	voyelle antérieure	TOT	total
+post	voyelle postérieure	V	voyelle
°	reconstruction secondaire	v:	voyelle longue
A	adjectif	var.	variété
ACC	accompli	vs	versus
ANS	<i>agent noun spirantization</i>	PN	préfixe nominal
APPL	applicatif	PO	préfixe objet
B	ton bas	PP	préfixe pronominal
BH	ton montant	PV	préfixe verbal
C	consonne	REFL.	réfléchi
CAUS	causatif	S	semi-consonne
CL, cl.	classe nominale	SG	singulier
CONN	connectif	sp.	espèce non identifiée
DEM	démonstratif	spp.	plusieurs espèces
esp.	espèce	subsp.	sous-espèce
EXT	extension	TAM	marqueur aspecto-temporel
FUT	futur	comp.	comparer
H	ton haut		
HB	ton descendant		
HU	hungan		
IMP	impératif		
INACC	inaccompli		
Litt.	traduction littérale		
MB	mbuun		
MP	mpiin		
N	nasale		
NEG	négatif		
NG	ngong		
NS	nsong		
∅	vide		
PA	préfixe adjectival		
PART	participe		
PB	proto-bantu		
PL	pluriel		

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1 PROBLÉMATIQUE

Deux questions principales constituent le fondement de cette dissertation: la connaissance de la biodiversité et la sauvegarde de langues en danger; l'une est liée à l'autre. Les plantes, les animaux et les champignons sont des éléments biologiques naturels dont l'univers entier a besoin; leur connaissance est codifiée dans des signes linguistiques que représentent les lexiques des langues du monde. La perte de ces codes entraîne ipso facto l'ignorance de divers éléments de la nature. Comme disait Linné dans *Philosophia botanica: "Nomina si nescis, perit et cognitio rerum perit* 'Si tu ne connais pas les noms, c'est la connaissance des choses elle-même qui disparaît' "(Garnier 1987: 1).

La première question est celle dont parlent de nombreux auteurs en termes de "ethnobiologie (ethnobotanique, ethnozoologie etc.)". Bulmer (1975: 10) différencie deux orientations en ethnobotanique et ethnobiologie. La première orientation, historique, se caractérisait par la détermination des espèces culturellement ou économiquement importantes; il était question d'établir des listes de noms de plantes et d'animaux dans les langues et traditions non-occidentales, ou de décrire la connaissance biologique de ces peuples. La seconde orientation est centrée sur la conceptualisation humaine et la classification du monde naturel. Pour Ellen (2006: 2), ces deux dimensions sont devenues les aspects d'une seule problématique; point de vue qui est également le nôtre. Cependant, nous pensons que le terme "ethno-" est, au XXI^e siècle, anthropologiquement vide de sens. Qu'est-ce qui est ethnique et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Les non-Occidentaux représentent des ethnies, les Occidentaux, des peuples ? De notre point de vue, il est adéquat de parler de la biologie populaire qui inclut la botanique populaire, la zoologie populaire, etc., différente de la biologie scientifique.

Les populations dont nous étudions les langues s'alimentent, se soignent, se logent, vivent presque exclusivement grâce aux produits naturels. Leur connaissance des espèces animales, végétales (plantes alimentaires, médicinales, etc.) et myconymiques, a fait et fait vivre encore des milliers de gens des siècles durant. En quoi consiste ce savoir actuellement? Est-il écrit ou reste-t-il oral? Les anciennes générations disparaissent, et avec elles d'innombrables connaissances non écrites; les jeunes préfèrent ignorer les connaissances traditionnelles et tendent à acquérir, sans y arriver, la culture occidentale. La science moderne elle, a besoin de la matière première, elle n'a pas arrêté de chercher à connaître encore plus l'univers; elle donne l'alerte: la biodiversité est en péril! "Tant l'information provenant du Millenium Ecosystem Assessment, une analyse scientifique globale de l'état de la biodiversité

effectuée par les Nations Unies, que celle de l'Union Internationale pour la protection de la nature (IUCN), présentent un tableau alarmant (...) Nous savons que les biotopes les plus menacés, les forêts tropicales et les îles, sont également les plus riches en invertébrés. La FAO a calculé qu'un demi à un pour cent de la surface des forêts tropicales disparaît chaque année" (Science Connection7, 2005:4). Des institutions internationales se mobilisent pour la sauvegarder: World Wide for Nature (WWF), Green peace, United Nations Development Program (UNDP), UNESCO, Ecole Régionale d'Aménagement et de gestion Intégrée des Forêts et territoires Tropicaux (ERAIFT) etc. Il suffit de se rappeler le dernier sommet de Copenhague 2010 pour s'en rendre compte.

Autour de cette problématique, le Musée royal de l'Afrique centrale (MRAC) de Tervuren a mis sur pied un projet pluridisciplinaire: "*Soutien interdisciplinaire pour la gestion durable des forêts et populations de poissons dans le bassin du Congo*", financé par l'accord-cadre entre le MRAC et la DGCD (Direction Générale de la Coopération au Développement). Il part du principe que la lutte pour la conservation de la forêt en Afrique centrale s'inscrit dans un contexte social de lutte contre la pauvreté et que cette conservation dépend des connaissances locales existantes. En effet, il est important d'accéder au savoir local sur cette région considérée avec l'Amazonie comme les poumons de la planète entière. La survie de la forêt d'Afrique centrale est d'une grande utilité et ce, à l'échelle mondiale. La prise en compte des connaissances locales favoriserait la protection et la gestion de cette forêt en vue du développement durable et de la conservation des ressources naturelles. Comment peut-on protéger, conserver et gérer ce que l'on ne connaît pas ? Comment peut-on savoir quelle espèce biologique existe dans tel environnement s'il n'y a pas d'information ? Malheureusement à ce stade, toutes ces connaissances existent mais restent encore orales. C'est ici qu'entrent en jeu les aspects linguistiques et notre participation à ce projet. Notre recherche n'est pas une entreprise isolée, néanmoins elle reste linguistique.

Le nsong (B85d), mpiin (B863), ngong (B864), mbuun (B87) et hungan (H42), ces langues que nous avons choisi d'étudier tout en analysant leurs bionymes sont d'abord des langues très peu décrites, peu documentées et très mal connues jusqu'à ce jour. Ces langues bantu parlées en RD Congo, dans la province du Bandundu, district du Kwilu, classées par Guthrie (1971) dans les groupes B80 et H40, méritent une attention particulière des africanistes, parce qu'elles demeurent encore mal connues faute de descriptions approfondies. Le manque de connaissances approfondies sur le système de fonctionnement général surtout des langues du groupe B80, l'ignorance des relations d'apparentement linguistique entre ces langues, la présupposition et la localisation d'une ou des protolangues de ce groupe ainsi que la connaissance plus ou moins parfaite de l'histoire de ces peuples etc. sont des problèmes linguistiques concrets. Il suffit d'observer les classifications de ces langues pour s'en rendre compte: jusqu'à ce jour le mbuun est confondu avec le mpuono, le mpiin était considéré comme la même langue que le kwese, le nsong est encore considéré dans ces classifications

comme un dialecte du yans etc. Le manque de grammaires, d'histoires pour la plupart de ces langues et de ces peuples, l'insuffisance de documentation de très bonne qualité sont autant d'éléments qui attestent que ces problèmes existent. Excepté le boma, le ding, le tiene, le yans, il y a très peu d'écrits sur les nombreuses autres langues du groupe B80. Quant au hungan (H42), même si nous disposons de bonnes descriptions des langues de la zone H, cette langue se situe géographiquement au milieu des langues du B80; sa structure et son fonctionnement sont très différents de ceux des autres langues de la zone H. Tout d'abord il appartient à un groupe flottant et très mitigé où il n'y a que deux langues: le hungan et le mbala. Ce dernier a été reclassé par Bastin et *al.* (1983), et à juste titre, en zone K avec le sigle K51 à côté du pende (K52) et du kwese (K53). Du coup, le groupe H40 ne compte plus qu'un seul membre! Dès lors, peut-on encore parler d'un groupe ?

En référence à l'état des lieux à l'échelle mondiale et aux neuf critères permettant de déterminer le degré de vitalité d'une langue qu'un groupe international de linguistes a dressé en 2003¹, la plupart de ces langues sont considérées non seulement comme des langues en danger mais encore comme gravement menacées. En effet, l'un des critères les plus significatifs ne concerne pas le nombre de locuteurs de la langue, mais le degré de transmission d'une langue d'une génération à l'autre. Si la majorité des locuteurs les plus jeunes parlant encore quotidiennement la langue ont l'âge d'être parents, la langue est de niveau 3, ce qui la catégorise comme langue en danger. Par contre, si la langue n'est plus parlée que par la génération des grands-parents, elle est évaluée au niveau 2, ceci signifie que la langue est gravement menacée. Or, quand une langue meurt, comme la moitié des langues du monde menacées de disparition actuellement en Afrique, en Amérique ou en Asie, c'est une vision du monde qui disparaît. Les rapports des populations locutrices de ladite langue avec leur environnement, les catégorisations des éléments de cet environnement (plantes, animaux, champignons), tout ceci échappera au reste de l'humanité et à la postérité. Nous ne sommes pas fataliste, mais nous pensons qu'avec la mondialisation et la domination d'une ou de quelques langues (de la science, des affaires, de l'industrie, de l'Internet) sur les autres langues, de surcroît celles sans écriture, le danger est imminent. Aussi pensons-nous qu'à défaut de sauver la barge qui coule, nous pouvons sauver ce qui s'y trouve. En clair, à défaut d'enseigner ces langues, nous pouvons sauvegarder les savoirs qu'elles renferment avant qu'ils ne disparaissent eux aussi. Ces connaissances se trouvent condensées dans les noms. Les noms représentent les choses. La réflexion sur les noms des plantes, animaux, champignons pose le problème des rapports entre langue, pensée et réalités extralinguistiques.

¹ Site Internet de l'UNESCO : <http://portal.unesco.org> et pour plus de détail sur les langues en danger, http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.php-URL_ID=8270&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html

2 HYPOTHESES

La problématique de la biodiversité ainsi posée tend à supposer qu'il existe différentes espèces tant animales, végétales que mycologiques peu ou pas connues dans la région où nous envisageons de mener notre recherche bionymique. De nouvelles espèces pourraient être découvertes. A défaut de décrire de nouvelles espèces dans ces forêts tropicales, de nouveaux usages, de nouveaux insectes comestibles, de nouvelles plantes alimentaires, médicinales etc. pourraient être décrits. En effet, si des hommes ont pu vivre pendant des siècles et vivent encore loin de tous les progrès de la science moderne, c'est qu'il y aurait dans ces environnements d'énormes savoirs sur les produits naturels qui doivent être utiles à l'humanité tout entière. Au-delà de la connaissance de ces espèces, il est possible qu'une vision du monde, une façon particulière de catégoriser les éléments du monde naturel caractérise chacun des peuples étudiés.

Sur le plan purement linguistique, ces langues du groupe B80 très peu étudiées pourraient nous révéler des systèmes phonologiques ainsi que des structures morphologiques et syntaxiques peu habituels. Une observation des données lexicales laisse penser que les systèmes vocaliques de ces langues ne seraient pas tout à fait comme ceux observés dans d'autres langues bantu dans les zones bien étudiées. Un système vocalique à neuf voyelles phonologiques est envisageable dans l'une de ces langues. Lorsque l'on compare les mots actuels avec ceux qui ont été reconstruits en proto-bantu, on observe des réalisations synchroniques différentes de celles observées dans les langues bantu dans les autres zones. Ceci laisse supposer qu'il y a des mécanismes linguistiques spécifiques qui s'opèrent dans ces langues, chacune prise individuellement sinon en groupe. Enfin, le nsong, ngong, mpiin et mbuun seraient quatre langues sœurs. Quant au hungan, ce serait une langue différente des quatre précédentes, mais qui aurait subi de fortes mutations dans ses structures phonologique et morphologique suite au contact avec ces langues de la zone B.

La façon de désigner les plantes, les animaux et les champignons, révélerait de nouveaux types de procédés de création lexicale. Les bionymes semblent porter des informations décodables et des motivations sans lesquelles ils n'existeraient pas. Ils semblent ne pas toujours être des noms arbitraires. Sur le plan historique, les noms de plantes et d'animaux semblent rapprocher certaines langues et en éloigner d'autres du fait qu'elles partagent ou non les mêmes racines thématiques. Un regard comparatif sur les noms étudiés ainsi que leurs distributions à travers l'aire bantu révélerait les itinéraires des mouvements migratoires de ces populations du Nord-Ouest de cette aire jusqu'à l'endroit qu'elles occupent actuellement. Comme le dit Vansina (1991b: 6), il y aurait un passé à retrouver dans les forêts tropicales de l'Afrique équatoriale.

3 ETAT DE LA QUESTION, CHOIX ET INTERET DU SUJET

La question de l'étude bionymique que nous abordons dans cette dissertation n'a, à notre connaissance, jamais été abordée dans ces langues, à l'exception de nos travaux antérieurs sur l'une des cinq langues envisagées, à savoir le nsong. Il existe un mémoire de DEA sur les phytonymes et zoonymes en nsong (Koni Muluwa 2006), il y a aussi un ouvrage sur les noms et usages de plantes en nsong (Koni Muluwa & Bostoen 2008b), mais il n'y a rien sur les quatre autres langues. Cependant, plusieurs travaux ont été faits sur cette matière dans d'autres langues bantu. Nous ne pouvons pas les énumérer tous, mais nous pouvons citer en exemples le travail de Hulstaert (1966) sur la botanique populaire mongo, Heine & Legère (1995) sur les plantes en swahili, Legère (2008) sur les plantes en vidunda, Pakia (2006) sur la connaissance traditionnelle des plantes en digo, Ngila Bompoti (2000) sur l'expérience végétale bolia, Daeleman & Pauwels (1983) sur les plantes en ntandu, Latham (2004) sur les plantes du Bas-Congo (un simple recueil de noms et d'usages), Mukalai Kabana (1988) sur la zoonymie luba, etc. La liste est longue. Toutefois, on constate d'une part que la plupart des travaux n'ont abordé que la phytonymie limitée à une seule langue, d'autre part qu'il n'y a pas beaucoup de travaux en zoonymie. Ce qui est rare encore, ce sont des études comme celle de Bancel (1986-1987) une étude comparée des noms de mammifères dans les langues bantu, ou celle de Bastin (1994), une reconstruction formelle et sémantique de la dénomination de quelques mammifères en bantou. Ce qui singularise notre recherche des recherches antérieures sur ce plan, c'est le fait que nous abordons à la fois non seulement des noms de plantes, d'animaux et de champignons, mais aussi que nous les étudions dans plusieurs langues avec un regard comparatif. Ce dernier aspect offre beaucoup d'avantages. Par exemple, un nom dont les locuteurs d'une langue A ou B ne se souviennent plus de son sens, peut s'expliquer dans la langue C. Ce faisant, on peut observer facilement les différents mécanismes de formation ou de création lexicale.

Le choix de ces cinq langues n'est pas le fruit du hasard, mais il est guidé par le fait que ces langues sont peu décrites et peu documentées. De plus, en dépit de leur classification par Guthrie dans différentes zones, nous pensons qu'il s'agirait de langues fortement apparentées. Une autre raison qui a motivé notre choix, c'est aussi le constat que les recherches sur les bionymes de la RD Congo sont encore à un stade embryonnaire, surtout dans cette partie de la région du Bandundu, le Kwilu, où on observe pourtant une très forte densité linguistique et des contacts entre langues de différentes zones. Il est intéressant d'observer ce qui arrive avec ces contacts, comment se font des transferts linguistiques, des emprunts et toutes sortes de phénomènes qui y sont liés. L'intérêt de la phytonymie et de la zoonymie est évident, car les phytonymes et les zoonymes constituent un laboratoire privilégié où le linguiste peut observer des procédés de langue dans la mesure où les référents semblent moins difficiles à cerner. Les noms de plantes comme les noms d'animaux offrent au

linguiste un terrain propice à une telle étude (Amigues 1993: 151; Fruyt 1993: 137). De plus, Bastin (1994: 6) dit que "la plupart des termes zoologiques sont plus pertinents pour établir des 'aires de contacts' que des liens généalogiques à proprement parler. Ceci n'est pas dépourvu d'intérêt historique, en particulier dans les cas où la récurrence des faits semble témoigner de contacts anciens entre des langues qui ne sont plus contiguës actuellement". En effet, "une grande partie de la récupération du passé de l'Afrique équatoriale doit s'appuyer sur le témoignage de la langue, et plus particulièrement, sur celui des mots" (Vansina 1991b: 8).

Enfin, le fait que nous soyons nous-même originaire de cette région sans pour autant être locuteur de ces langues a motivé également notre choix. Les découvertes que nous avons faites dans ces langues sont à l'image d'un homme assis sans le savoir sur une caisse remplie de trésors, cherchant où en trouver un. Nous aimerions partager ces savoirs encyclopédiques non seulement avec les habitants de cette région mais aussi avec tous ceux, touchés de près ou de loin, par notre problématique.

4 BUT ET OBJECTIFS DU TRAVAIL

Le but primordial de cette thèse est d'une part de documenter et préserver le savoir traditionnel sur les plantes, animaux et champignons en voie de disparition, d'autre part de poser les bases d'une bonne description des langues choisies. Ce but engendre des objectifs d'ordre général et spécifique. A une échelle plus large, notre recherche est une contribution à la gestion de l'écosystème forestier du bassin du Congo et à la lutte contre la pauvreté, avec comme finalité aider à accroître le bien-être des populations locales. Les données que nous publions ici pourraient servir à initier des projets d'exploitation des ressources naturelles pour le développement de tous, tout en donnant des informations sur les usages socioculturels des autochtones. En effet, pour de nombreux projets de développement, la participation d'anthropologues (entre autres les linguistes) serait très utile, car on assiste à un gaspillage énorme avec des projets qui ont été conçus en chambre par des ingénieurs, des agronomes ou des médecins sans connaissances préalables des réalités sociales et symboliques (De Maret 2004: 64). Ce travail apporte ainsi une documentation et une analyse des lexiques spécialisés, une contribution à la banque de données interdisciplinaire sur les produits forestiers du district du Kwilu, province du Bandundu, RD Congo en Afrique Centrale.

Sur le plan linguistique, ce travail vise à mettre à la disposition des linguistes, de courtes descriptions de base des langues envisagées. Il vise aussi à proposer d'éventuelles proto-formes lexicales à reconstruire après une analyse plus approfondie, reconstructions locales, régionales ou proto-bantu.

5 METHODES DE TRAVAIL

Pour mener à bien cette étude, plusieurs méthodes et stratégies de recherche ont dû s'imbriquer, partant de longues enquêtes sur le terrain par interviews et observation participante, à l'analyse par la méthode comparative ou historique.

Comme on peut le remarquer, ce travail est essentiellement un travail de terrain qui n'a pu se réaliser qu'après plusieurs années de recherche sur place. Les noms des plantes, animaux et champignons traités dans cette thèse sont les résultats de cinq années (2005 – 2009) d'enquêtes à raison de huit mois par an sauf la première année où nous avons passé trois mois sur le terrain (de novembre 2005 à janvier 2006). Nos enquêtes se sont déroulées essentiellement sur base d'entretien. Comme nous avions à comparer du vocabulaire dans cinq langues, presque une année a été dévolue à chacune de ces langues. Nous allions de village en village pour demander ce que les habitants connaissaient de leur environnement (plantes, animaux et champignons) et ce qu'ils en faisaient. A propos des plantes, une fois le nom donné, nous programmions une descente dans la forêt ou la brousse pour en recueillir un échantillon d'herbier (feuilles, tige ou bois) en vue de son identification scientifique. Naturellement pour les animaux sauvages et les champignons, ce mode opératoire n'était pas imaginable, comme ils ne sont pas gardés dans des jardins. Nous avons donc prévu des guides (des mammifères, des oiseaux, des poissons, des champignons, un guide entomologique) à partir desquels nos informateurs nommaient les animaux qu'ils reconnaissaient dans leur environnement, et nous travaillions avec plusieurs informateurs pour confirmer les données. Tous les entretiens étaient enregistrés sur des minidisques dans le but de les réécouter afin de les transcrire phonologiquement. Toutefois, sur place, nous avons toujours pris des notes de terrain.

L'identification botanique des plantes sur le terrain même a été faite pour la toute première fois (en 2005), par un agronome, Kapeu Ndola, qui nous a servi de guide. Elle a été corrigée et complétée par le Prof. Dr. Massens Da-Mussa, auteur d'une thèse de doctorat de l'Université Libre de Bruxelles intitulée *Etude phytosociologique de la région de Kikwit*. L'orthographe des noms botaniques a été revue par M. Wim Tavernier du département de l'Economie agricole et forestière du MRAC. Le livre de F. Malaisse, *Se nourrir en forêt claire africaine*, ainsi que d'autres ouvrages et guides comme *The kingdom field guide to African mammals* de Jonathan Kingdom, nous ont été d'une grande utilité pour l'identification scientifique des animaux et champignons grâce aux photographies et descriptions qui y sont présentées. Nous avons également consulté des sites scientifiques, comme *Aluka* ou *Catalogue of life*, sur Internet pour vérifier avec images à l'appui ce dont les chercheurs parlaient. En effet, le problème d'identification est pertinent en ce qui concerne un corpus. Si bien que nous reconnaissons qu'il y a dans notre corpus des identités sûres (les phytonymes, myconymes et les grands mammifères), d'autres plus ou moins partielles (pour les zoonymes

comprenant plusieurs espèces et dont on ne peut pas savoir exactement lesquelles sont présentes dans la région, faute d'échantillon), et d'autres enfin nulles, pour les espèces qui seraient peut-être inconnues. Nous avons eu à collaborer avec différentes institutions scientifiques pour encadrer cette recherche: le service de linguistique africaine du Musée royal de l'Afrique centrale (MRAC), la section d'économie agricole et forestière de cette même institution et son département de zoologie africaine. Nous avons déposé des herbiers au Jardin botanique national de Belgique (Meise). En RD Congo, cette recherche a été encadrée à l'ERAIFT où travaillent différents experts forestiers. Nous nous sommes rendu plusieurs fois à l'INERA/Kiyaka (Institut National d'Etudes et de Recherches agronomiques) pour discuter avec les chercheurs de l'identification et des informations sur certaines plantes. La première année (2005), la recherche était focalisée sur la langue nsong – notre langue maternelle – nous avons fait une abondante collecte de termes bionymiques, les avons décrits en les analysant morphologiquement et sémantiquement. Cette première étape a donné lieu à un mémoire de DEA. La seconde étape du travail a consisté à recueillir les données des quatre autres langues, à raison d'une langue par année (8 mois sur le terrain). Puis, il s'en est suivi une longue et studieuse étude comparative de ces bionymes dans les cinq langues.

La méthode comparative, il est peut-être superflu d'en parler, est aussi appelée méthode historique. Meillet (1925: 1-11) écrivait qu'il y a deux manières différentes de pratiquer la comparaison; on peut comparer pour tirer de la comparaison soit des lois universelles soit des indications historiques. Ces deux types de comparaison, légitimes l'un et l'autre, diffèrent du tout au tout. La comparaison, disait-elle, est le seul instrument efficace dont dispose le linguiste pour faire l'histoire des langues. On observe les résultats des changements; à l'aide de combinaisons, on peut suivre le développement des langues. Crowley (2003: 91) écrit: "*This means that we compare cognate forms in two (or preferably more) related languages in order to work out some original form from which these cognates could reasonably be derived. In doing this, we have to keep in mind what is already known about the kinds of sound changes that are likely, and the kinds of changes that are unlikely*". Nous avons pratiqué des comparaisons entre les formes actuelles entre les langues envisagées, et nous avons aussi comparé ces dernières avec les reconstructions lexicales bantu proposées dans Bastin & Schadeberg (2003). Nous avons également étendu nos comparaisons aux données disponibles sur d'autres langues bantu.

Les mots et les choses. "Des étiquettes qui reproduisent le monde. Existent-elles ? Oui. Ces étiquettes sont les mots que nous utilisons pour chaque chose (...) Quand les autres sources font défaut, pourquoi ne pas débrouiller le passé à partir de la langue, et se tourner vers les mots comme source d'histoire ?" (Vansina 1991b: 8-13). "La combinaison des données linguistiques et ethnographiques, appelée l'étude des mots et des choses, est complètement justifiée par cette propriété du mot. On peut donc finalement utiliser les données ethnographiques pour les besoins historiques. C'est en fait une obligation dans l'étude

de la sémantique", poursuit-il. Dans *Des mots et des pots en bantou*, Bostoen (2005: 9) écrit: "L'étude des mots doit donc se faire en conjonction avec l'étude des choses, parce que mieux l'on connaît les dernières, leur forme, leur emploi, leur mode de construction, mieux l'on réussira à découvrir l'origine des premiers." En effet, naturellement, c'est la chose, en l'occurrence la plante, l'animal ou le champignon qui précède le mot; mais méthodologiquement, c'est par le mot que nous commençons pour connaître la chose. Dans nos enquêtes sur le terrain, nous commençons aussi par le nom avant d'aboutir à la chose, c'est-à-dire par le phytonyme, le zoonyme ou le myconyme puis la plante, l'animal ou le champignon. Cette démarche est assurément sémasiologique dans la mesure où elle part du "mot" et en étudie les différentes significations; mais elle est aussi onomasiologique pendant qu'elle part de la "chose", du concept, et en étudie les dénominations dans différentes langues et à l'intérieur de ces langues elles-mêmes (Blank 2003; Van der Veken 2008: 53).

L'outil statistique a été un instrument des plus précieux dans l'établissement et la confirmation de certains faits, formes, structures dans cette thèse. Nous y avons eu recours pour établir les évidences.

6 CONTENU DU TRAVAIL

L'étude du lexique relatif aux plantes, animaux et champignons chez les Nsong, Ngong, Mpiin, Mbuun et Hungan a abouti à la création d'une base de données bionymiques de plus ou moins 2500 lexèmes. Tout ceci se trouve dans le corpus en annexe 1. Les noms de plantes, d'animaux et de champignons y sont donnés avec leurs usages spécifiques dans chacun de ces peuples, accompagnés d'informations socioculturelles.

La dernière section de cette introduction générale donne la situation géographique et les rapports historiques des langues et peuples étudiés ici.

- Le premier chapitre est une description élémentaire des langues étudiées. Nous y menons une étude des systèmes phonologiques (vocalique, consonantique, tonal), des langues envisagées; nous dégageons les règles morpho-phonologiques en usage, et étudions la morphologie nominale de chacune des langues (systèmes de classes nominales, d'appariements et d'accords, la dérivation et la composition d'une manière générale).
- Le deuxième chapitre est une approche historique des langues étudiées. Nous commençons par une petite étude lexicostatistique pour observer le degré d'apparentement des langues en étude, puis nous y abordons des aspects historiques: les correspondances phonologiques régulières, les changements phonologiques réguliers et les changements tonals diachroniques. L'issue de ce chapitre est l'établissement des rétentions et innovations, communes, partagées ou isolées.
- Le troisième chapitre est une approche onomasiologique qui cherche non seulement à savoir de quelles stratégies lexicales les communautés linguistiques envisagées disposent

pour dénommer les plantes, les champignons ainsi que les animaux dans leur environnement, mais encore à mettre en lumière les différentes sources d'acquisition lexicale et les mécanismes morphosyntaxiques de formation lexicale des bionymes. Y sont abordées de manière approfondie, les méthodes de dénomination des plantes, animaux et champignons, ainsi que les différentes structures thématiques des bionymes.

- Le quatrième chapitre est une approche sémasiologique dont la question centrale est la compréhension de la façon dont les phytonymes, les myconymes et les zoonymes sont conçus et les principes et procédés sémantiques qui président à leur création.
- Le cinquième chapitre étudie comment les Nsong, Mpiin, Mbuun, Ngong et Hungan catégorisent la diversité des éléments de leur environnement, en l'occurrence les plantes, les animaux et les champignons: il présente leurs classifications populaires respectives.
- Puis viennent les conclusions.
- L'annexe 1 rassemble le corpus: noms et usages des plantes, animaux et champignons dans ces langues.
- L'annexe 2 donne une vue comparative des bionymes étudiés sur l'aire bantu. On y découvre la distribution de certains thèmes allant de l'Ouest à l'Est, d'autres dans un domaine occidental restreint, d'autres encore du Nord-Ouest bantu jusqu'à la zone étudiée avec des vides au milieu. Bref, une cartographie thématique de certaines plantes et certains animaux.

7 LES SOCIÉTÉS ÉTUDIÉES

Les cinq langues étudiées se situent en RD Congo, dans la province du Bandundu, district du Kwilu, territoire de Bulungu. Selon les données disponibles au Ministère du Plan de ce pays au mois d'avril 2005 publiées par Kiangu Sindani (2009) dans sa thèse sur l'histoire du Kwilu, le district du Kwilu a une superficie de 78.127 km². Le territoire de Bulungu s'étend sur 13.404 km².

7.1 PRÉSENTATION DES SOCIÉTÉS

7.1.1 Les Nsong (Songo)

Les Nsong étudiés dans le cadre de cette dissertation habitent au Sud de la ville de Kikwit². Les autres Nsong, ceux qu'ont étudiés De Beaucorps (1941), Djo Kapay (1990) et Kingala (2002), vivent plus au Nord de Kikwit, dans les secteurs de Gobari, Kwilu-Kimbata,

² La ville de Kikwit elle-même se situe au centre du secteur de Kipuka (cf. cartes).

Luniungu et Nko (cf. cartes). Ils sont si éparpillés qu'on pense qu'il s'agit d'un peuple minuscule, et qu'on les confond avec leurs voisins plus nombreux. C'est ainsi qu'à Kwilu-Kimbata, on les appelle « Tsong »³. On prétend qu'ils constituent un sous-groupe des Yans et parlent un dialecte du yans, ce qui est faux à leur avis. Ils se considèrent différents des Yans tant ethniquement que linguistiquement, mais plutôt apparentés aux Mpiin (Pindi). Les Nsong du Sud (de la ville de Kikwit), forment un groupe homogène d'environ 7.080 membres répartis en 8 villages: Bulumbu, Mbelo, Kisumba, Kiyaka, Mbushi, Kabamba, Kisala-Kafumba et Kafumba (cf. cartes). Le secteur de Kipuka dont ils relèvent administrativement, a été créé en 1938 ; il réunissait à l'époque deux chefferies: la chefferie Mangungu (Nsong) et la chefferie Mbululunzimbu (Pindi)⁴ jusqu'alors séparées en deux entités administratives distinctes (Muntu Mosi 1971: 7). C'est l'un des dix secteurs du territoire de Bulungu. Il en est la limite méridionale. Il fait frontière avec le territoire de Gungu (Pende) au Sud par les secteurs Mudikalunga (Kwese) et Mungindu (Pende), à l'Ouest avec le territoire de Masi-Manimba (Mbala et Ngongo) par le secteur Kwenge (Hungan et autres) et au Nord avec le secteur Nko (Nsong et autres). La frontière Est est constituée par le secteur d'Imbongo (Mbuun). Les limites naturelles du secteur de Kipuka sont trois cours d'eau: à l'Est la rivière Kwilu, à l'Ouest la rivière Kwenge, la rivière Longo au Sud. Le Kwenge qui constitue la frontière septentrionale du secteur de Kipuka, se jette dans le Kwilu à Lusanga (ex-Leverville). La ville de Kikwit – au centre du secteur – se situe entre le 5,02° parallèle Sud et le 18,48° est ; la région s'intercale entre 5° et 5,20° Sud.

Le groupement Mangungu, fief des Nsong du Sud que nous avons étudiés, est borné au Nord par le groupement Mudimuzinga et Ngulunzamba (Mbala), au Sud par la rivière Longo qui le sépare du secteur Mungindu (Pende), territoire de Gungu, à l'Est par la rivière Kwilu le séparant du secteur d'Imbongo (Mbuun) et une autre partie de Mungindu ; à l'Ouest par la rivière Lwano qui le sépare des groupements Mudidiata, Mudikwiti et Mudimuzinga (Mbala).

Le nsong décrit par Djo Kapay (1990: 1) est parlé dans le district du Kwilu, dans les secteurs de Bulungu et de Masi-Manimba. Ce domaine nsong est borné au Nord-Est par la rivière Kwilu, au Nord par les Hungan et les Yans, au Sud-Est par les Mbala, au Sud-Ouest par les Ngongo et au Nord-Ouest par la rivière Gobari et à l'Est par les Mpiin (Pindi) et les Yans. Durant son existence, dit-il, ce nsong a connu une évolution; celui-ci possède six variantes souvent influencées par les langues voisines du point de vue tonologique et lexical. Ces six variantes sont réparties dans le district du Kwilu dans les secteurs de Luniungu, Kipuka, Kilunda, Mokamo, Kwilu-Kimbata et Mosango.

³ ts < ns : la chute de la nasale ayant transformé la fricative en affriquée.

⁴ Mbul-lodzim 'qui garde de l'argent' est écrit actuellement Mbululunzimbu.

7.1.2 Les Mpiin (Pindi)

Les Mpiin que nous avons étudiés ici et que nous venons de mentionner dans la section précédente sur les Nsong, vivent à l'Ouest de la ville Kikwit. Le groupement où nous avons mené nos enquêtes est nommé Mbulu-lunzumbu, il compte selon le dernier recensement de décembre 2005, fait en vue des élections présidentielles, 6.984 habitants répartis sur 18 villages. Les voisins directs des Mpiin sont les Hungan, au nord, les Mbala au Sud et à l'Est; sur l'autre rive gauche de la rivière Kwenge à l'ouest, il y a des Hungan. D'autres Mpiin vivent dans les secteurs de Nko, Kwenge, Imbongo.

7.1.3 Les Mbuun (Mbunda)

Les Mbuun sont un peuple nombreux, près de 50.000 habitants d'après Mundeke (2006), ils occupent le territoire qui s'étend sur les grandes steppes allant de la vallée de la rivière Kwilu jusqu'à la rivière Lubwe, précisément entre les rivières Lubwe et Loandji à l'Est et la rivière Kwilu, affluent du Kwango du Nord au Sud. Ils se trouvent répartis dans les territoires d'Idiofa, de Bulungu et de Gungu. Dans le territoire de Bulungu, on les situe seulement dans le secteur d'Imbongo. Ils ont pour voisins au Nord les Ding, au Nord-Ouest, les Yans et les Ntsamban, à l'Ouest les Mbala et les Mpiin, au Sud les Pende, Kwese, et à l'Est les Wongo. Les Mbuun d'Imbongo que nous avons étudiés, sont voisins des Yans de Nkara au Nord-Est, des Pende au Sud, aux Mpiin et Mbala à l'Ouest; sur la rive gauche de la rivière Kwilu, ils sont voisins des Nsong de Kipuka. Nous avons mené nos recherches dans deux groupements, Minkwamwem et Mampungu.

Le territoire mbuun est situé entièrement au Sud de l'Equateur et à l'Est du GMT selon les coordonnées suivantes: entre latitude 40°40' et 80°50', longitude 19° et 20° (Awak Ayom 1976: 21; Yome Aya 1997: 10).

7.1.4 Les Ngong (Ngongo)

Les Ngong dont il est question dans cette étude habitent le secteur de Kwenge dans les groupements de Mudi-Kasanji et Kalamba. Ces deux groupements réunis comptent selon le recensement de 2005, 11.028 membres. Ils sont voisins des Mbala, Saamba et Mpiin. Ils sont plus nombreux dans le territoire de Masi-Manimba qui fait frontière avec celui de Bulungu où ils habitent en forte concentration. On les trouve dans le secteur de Mokamo vers l'hôpital de Bonga et de la mission catholique Yasa. Ils sont en moyenne densité dans les secteurs de Kinzenga, de Pay-Kongila, chefferies de Mbulu-Kabala et Ngana-Zuku. Quelques villages

ngong se trouvent dans les territoires de Kenge et de Kasongo-Lunda (les habitants de Kisenda à Kasongo-Lunda seraient des Bangongo). Les Ngong habitent aussi dans le secteur de Kolokoso (groupement Tsakal Nzadi sur la rivière Nsay) et dans le secteur de Fatundu sur la rivière Wamba (Luweso Lupeso 1985: 4, 5).

7.1.5 Les Hungan (Hungana)

Les Hungan que nous avons étudiés occupent la crête du secteur de Kipuka, entre deux grandes rivières, le Kwilu et le Kwenge, dans le groupement dénommé Bahungana. On n'y compte que 4.236 habitants d'après le recensement de 2005. Ils sont voisins des Mpiin au Sud, d'autres Hungan à l'Ouest sur la rive gauche de la rivière Kwenge, des Mbala à l'Est, et des Ntsamban au Nord sur la rive droite de la rivière Kwilu. Cependant la grande majorité des Hungan se situent plus au Nord sur les deux rives de la rivière Kwilu jusqu'à la rivière Kwango, entrecoupés par des voisins Mpiin, Mbala, Yans, Ngong, Nsong (du Nord) et Saamba. Mwemfu (1996: 2) range les Hungan en trois principaux groupes: les Hungan de Kwango (secteurs de Kolokoso, territoire de Kenge, district de Kwango); ceux de Kwenge (secteurs Nko et Kwenge, territoire de Bulungu) et ceux de Vanga, secteurs de Kwilu-Kimbata, Luniungu, Kilunda. Il omet ainsi le groupe que nous avons étudié habitant le secteur de Kipuka.

7.2 RAPPORTS HISTORIQUES ENTRE CES LANGUES

L'objet de cette dernière section de l'introduction générale consiste à avoir une représentation claire des rapports historiques entre les peuples dont nous étudions les langues à travers les bionymes. D'après les renseignements obtenus de nos informateurs, nous voudrions à présent avoir ces représentations dans les sources historiques. Nous donnons les récits oraux tels que nous les avons recueillis sur le terrain auprès des autorités traditionnelles. Un problème majeur reste la véracité historique de ces témoignages. Il semble "qu'il y a dans chaque tradition un fond de vérité, mais qu'il est le plus souvent impossible d'établir ce qui, dans une tradition, est authentique et ce qui ne l'est pas" et que "pour établir si la tradition orale contient un fond de vérité historique, il faut remonter à la forme la plus anciennement attestée de la tradition" (Vansina 1961: 6-8). Quel crédit peut-on accorder à ces récits oraux ? Vansina (*ibid.*) ajoute: "les peuples sans écriture ont une mémoire solidement développée et transmettent leurs traditions dans une forme orale fortement enchaînée (ou arrimée) par des formules". Cependant, nous avons aussi eu accès aux anciennes sources écrites comme des procès-verbaux établis par les premiers administrateurs du territoire de Kikwit qui étaient

chargés d'organiser ledit territoire en chefferies selon des critères ethniques ou linguistiques, documents que les chefs coutumiers nous sortaient gentiment de leurs archives.

Ici, nous voulons nous attarder beaucoup plus sur les anciens documents écrits et sur les auteurs qui se sont donné pour tâche principale de reconstituer l'histoire avec des méthodes plus appropriées, à l'instar des premiers missionnaires installés dans la région. Comme le disaient Baumann & Westermann (1957), il est difficile de voir clair dans l'éparpillement de tribus de la région du Kwilu plus à l'Est. Ces auteurs écrivent:

"Les tribus fragmentées des Samba, Songo et Ngongo sont évidemment la population ancienne primitive. Les Bunda à l'Est du Kwilou et au Sud du Yanzi, tribu fortement négride, paraissent aussi être des autochtones. Ces Yanzi et les Nguli, leurs parents, sont venus du Nord chercher paisiblement des terres; leur tribu maternelle demeure encore aujourd'hui sur le bas Kassai d'où ils sont partis et d'où ils ont importé leur manière propre de préparer le manioc (...) Les Pindis qui aiment la sculpture sur bois et le tissage ont pénétré dans leur habitat actuel, poussés par Tchingouri le chef de Lounda qui les a attaqués en 1620; ils venaient du haut Kwango (...) Les Mbala aussi furent chassés du Sud par les Louwas et divisés en trois branches. Les Kwese sont aussi des immigrants venus du Sud et cela récemment. Enfin les Huana sont venus du Nord" (Baumann & Westermann 1957: 177).

On lit presque la même chose chez Cornevin (1960) qui désigne ces peuples du Kwilu comme des "présupposés autochtones du Congo belge", lorsqu'il écrit:

"Ces tribus se trouvent dans la région du Kwilou. D'après Frobenius et Torday, les Samba, Songo et Ngongo constituent la population ancienne primitive ainsi que les Bounda à l'est du Kouilou et au Sud du Yanzi (...) Sur les diverses populations primitives sont venues jouer de façons diverses des groupes ethniques de zones proches ou lointaines". Mais, aucune de ces populations étudiées ne se dit autochtone du lieu qu'elles occupent actuellement; toutes se disent avoir émigré d'ailleurs vers les lieux actuels. Ce qui rejoint ce que ce même auteur a dit auparavant à savoir: "un certain nombre de centres refuges ont abrité ceux qui se disent autochtones, mais les peuples africains dans leur immense majorité ne sont arrivés à leur habitat actuel qu'après de longues pérégrinations à travers de vastes étendues" (Cornevin 1960: 139).

Ces peuples qui sont tous situés géographiquement – mieux administrativement – dans la province du Bandundu, district de Kwilu, territoire de Bulungu, n'ayant pas connu d'écriture, racontent leurs histoires d'une façon orale. Nicolai (1963) qui est l'un des premiers auteurs à mieux étudier la fondation de la région du Kwilu, écrit quant à ses origines:

"Si l'on interroge les habitants du Kwilu sur leur origine, ils déclarent généralement (sauf ceux du Bas-Kwilu) qu'ils sont venus du "Kwango". S'agit-il d'un pays mythique ou d'une région géographiquement définie? (...) Quelques traditions donnent la liste des rivières traversées depuis le départ du "Kwango" qui se situerait en Angola. Certains noms se reconnaissent dans les noms actuels (...) Les habitants du Bas-Kwilu, les Boma et Yansi de Banningville, Dzing, Ngoli et Lwer (Balori) d'Idiofa, Mputu de Kikwit, ne font pas du "Kwango" le lieu de départ de leurs migrations. Ils se donnent une origine septentrionale, nord-occidentale ou même nord-orientale (...) L'absence de traditions écrites n'est pas compensée par l'existence de témoins archéologiques. Les vieilles civilisations centrafricaines n'édifiaient pas de monuments durables"(Nicolai 1963: 118-20).

La difficulté est énorme, écrit Ndaywel (1998: 263, 64) que nous paraphrasons dans ce paragraphe, lorsque l'on sait qu'on ne peut pas se fier aveuglément à toutes ces déclarations. Le langage populaire, dit-il, a ses clichés dont il faut connaître le secret. De toute façon, ces récits relèvent de l'histoire consciente. Parmi les "frères des migrations", la tradition orale peut avoir exclu certains autres frères considérés comme gênants ou encombrants, pour les remplacer par des amis ou tout simplement par des "étrangers" colonisés culturellement. Ceci est fréquent, affirme-t-il. Il conclut qu'à défaut d'être réellement historiques, les espaces dégagés par les récits des migrations sont plutôt pseudo historiques. Ils reflètent une histoire réelle mais qui n'exclut pas de possibilités de falsification. Cependant, ceci n'altère en rien l'importance qu'on doit leur accorder en tant que modalité de regroupement des populations en place. Dans ses grandes lignes, il dit ébauche comme suit la structuration des peuples du Kwilu: "les peuples venus d'Angola, Pende, Mbuun, Mbala etc. (...) les peuples d'origine occidentale (Gabon ? Côte atlantique ?), Yans, Ding etc." (Ndaywel à Nziem 1998: 263, 64).

Nicolai (1963) qui a abordé précisément la question des migrations des peuples du Kwilu écrit:

"Les migrations qui ont conduit les peuples du Kwilu à leur emplacement actuel ne furent donc pas, du moins dans leurs derniers stades, des fuites éperdues. Il est probable qu'elles s'échelonnèrent sur une période assez longue. Des groupes restèrent en arrière. Certains seraient encore presque sur place. Les voies suivies ayant divergé parfois, des groupes jadis voisins sont aujourd'hui séparés les uns des autres par de grandes distances. D'autres se seraient écartelés (...) Les fortes densités du Kwilu appellent une remarque. Elles sont le fait essentiellement de peuples qui se disent originaires du "Kwango". Elles se placent en outre à peu près au contact de ces peuples et de ceux qui s'attribuent un autre lieu d'origine (...) Sur cette ligne d'arrêt, des vagues successives seraient venues s'accumuler. D'où l'étonnante mosaïque ethnique qui caractérise les terroirs à l'Ouest de la rivière Kwilu et au Sud de son confluent avec l'Inzia et qui s'oppose à une certaine homogénéité à l'est et au nord. Yansi (du

nord) et Dinga forment en effet des taches plus vastes et plus continues malgré la présence de petits groupes (Boma, Lori, Ngoli) au milieu d'eux" (Nicolai 1963: 125, 26).

Vansina abonde dans le même sens lorsqu'il dit qu'"il convient de garder présent à l'esprit que les descriptions des migrations s'appliquent à certains clans seulement, ceux des chefs actuels. Il se peut que les mouvements d'autres parties de la population aient été très différents" (Vansina 1965: 86). Nicolai (1963: 126) ajoute que divers auteurs ont tenté de reconstituer l'ordre des arrivées des populations du Kwilu:

"Ils placent ainsi dans une première vague les Pindi et les Tsamba. Puis seraient venus les Songo, les Yansi du Sud, les Ngongo et sans doute aussi les Mbunda et les Pende. Les Mbala seraient bons derniers peut-être parce qu'ils auraient traîné en route (...) La répartition des terres entre Songo, Ngongo, Mbala et Hungana dans les territoires de Masimanimba et de Kikwit s'explique certainement par l'ordre des arrivées. Elle est d'ailleurs conforme aux indications de la géographie physique, les meilleures terres ayant été prises par les premiers arrivés. Les terres des vallées boisées appartiennent ainsi aux Songo et aux Ngongo. Les Mbala venus par la suite ont dû se contenter des plateaux sableux, couverts de steppes et de savanes. Leur localisation n'est pas l'expression d'un choix volontaire."

Nous adoptons le point de vue de Nicolai d'après lequel, au sujet des migrations, "la linguistique peut sans doute fournir des indications utiles (...) Si la tradition orale ne peut fournir aucune indication certaine sur le passé des peuples qui habitent aujourd'hui le Kwilu, il y a, dans les récits des différents groupes, des similitudes si frappantes, des enchaînements d'événements et de faits, des itinéraires si semblables qu'on ne peut refuser toute signification au message transmis (Nicolai 1963: 121, 22).

7.2.1 Les Nsong

Koni Muluwa (2006) et, bien avant nous, De Beaucorps (1941), Muntu Mosi (1971), Iliku Mimpya (1979), Djo Kapay (1990), Kingala Biyene (2002) ont tous abordé largement la question historique de l'origine, des migrations et des occupations terriennes des Nsong (Basongo) de Luniungu, Gobari et de Kipuka. Djo Kapay (1990: 2-5) écrit, citant Dalby (1975) et Heine (1973), qu'en quittant la région de l'actuel Cameroun, les "Basongo" ainsi que d'autres peuples faisant partie du "courant occidental" allèrent vers le Sud en Angola et en Namibie septentrionale pour former le "*western highland group*". Dans les actes du colloque international du CNRS tenu à Viviers en 1977 sur l'expansion bantoue, il est écrit: "Dalby et Heine conviennent que les langues bantoues auraient d'abord été introduites en Angola et en Namibie, engendrant des langues telles que l'herero et l'umbundu actuel. D'après Heine

(1973), ces dernières langues forment le "*western highland group*". Des développements ultérieurs auraient donné naissance à un foyer de divergence dans la région de Luba-haut Kasai" (Hyman & Voorhoeve 1980: 660). De Beaucorps (1941: 8-26) relate que les Nsong sont membres de la sous-famille des "Bantous occidentaux", mais il ne cherche pas à savoir leurs origines les plus lointaines. Toutefois, il les considère là où remontent leurs souvenirs les plus anciens c'est-à-dire sur les rives du Kwango, aux confins de l'Angola actuel, point de concentration d'où sont venues presque toutes les tribus qui peuplent actuellement le Kwango-Kwilu. Ces derniers occupaient les deux rives du Kwango et quant au point précis, plusieurs prononcent le nom de Kool sur la rive gauche. Et "Koola signifie Lunda (...) pays Lunda ou Koola, de l'Angola du Nord" (Vansina 1965: 73). Sur les rives du Kwango, avant l'arrivée des Miloa (Blancs), les Nsong coulaient des jours paisibles en bonnes relations avec leurs voisins immédiats les Mpiin et les Ngong. Ils vivaient de cultures où figuraient l'arachide, le manioc, le bananier et la courge; ils cherchaient leur substance dans la chasse à l'arc. Déjà à cette époque, on reconnaît parmi les Nsong des forgerons; la poterie était également largement pratiquée. Les Nsong se trouvaient voisins au Nord des Basuku, lesquels occupaient à l'origine la région des sources du Kwango. Si on écoute les Nsong exposant le motif de leur départ, selon De Beaucorps, on est frappé par l'unanimité avec laquelle tous – ou presque – affirment qu'ils partirent sous la poussée des Eloa ou Miloa. Les Miloa étaient des Blancs munis d'armes européennes. De l'organisation interne de l'Angola vers 1700, on sait grâce aux écrits des historiens que:

"L'autorité générale de la colonie reposait sur le gouverneur, qui gouvernait en accord avec les lignes générales des instructions (*regimento*) et autres ordres qu'il recevait du Portugal. (...) Tous par conséquent, y compris le gouverneur et même l'Etat, avaient avantage à intensifier le trafic des esclaves et à opprimer la population locale (...) Le système entier avait donc pour caractéristiques marquantes une indifférence à toute autre ressource que la traite des esclaves, une pression constante sur les frontières de manière à élargir la *conquista* en vue d'acquérir de nouveaux esclaves (...) Du point de vue de ses sujets africains, l'Angola signifiait une terreur sans mélange. (...) Il n'est d'histoire valable de l'Angola qu'une histoire économique (...) Les statistiques commerciales montrent que l'exportation des esclaves représentait 88,1%. L'existence de l'Angola dépendait donc entièrement du commerce des esclaves. Comme il fallait toujours plus d'esclaves, les trafiquants faisaient sans cesse pression pour que l'on entreprît des expéditions militaires, et la colonie était toujours lancée dans des opérations belliqueuses." (Vansina 1965: 113, 39, 42).

Des diverses causes énumérées, l'émigration s'accomplit par départs partiels et successifs, écrit De Beaucorps (1941), chacun en son temps et en son lieu. Ainsi l'exode total se serait échelonné sur un espace de temps qui pourrait atteindre ou dépasser quelque cent

ans, de 1606 ou 1630. Sur le passage du Kwango par les Nsong de la rive gauche à la rive droite, les témoignages parlent d'un pont de liane. Après avoir passé le Kwenge, les Nsong voulurent d'abord s'installer à Feshi, mais ils poursuivirent leur marche vers le Nord-Est. Bientôt ils se heurtèrent au Kwilu et s'installèrent dans les forêts qui bordent la rive gauche. D'autres se replièrent et parvinrent à la rivière Gobari, affluent de la Nsay qui se jette dans le Kwilu à Bagata. Au dire de certains témoins, les terres ainsi occupées se trouvaient désertes et les Nsong purent s'installer sans coup férir. D'autres par contre affirment qu'il y avait des populations sur ces terres, des "pygmées" mais qui durent se déplacer. Ce ne fut que plus tard que les Mbala s'infiltrèrent par le Sud dans les terres vacantes ou peu occupées. Tel est dans son ensemble le pays sur lequel les Nsong se sont fixés voilà quatre siècles. D'après De Beaucorps (1941) et selon l'affirmation des Nsong eux-mêmes, ils sont les premiers bantuphones à occuper la région de la Gobari et de la Luniungu. Cette situation leur étant reconnue, les Nsong durent s'imposer à leurs voisins Mbala, Ngong, Mpiin, Yans et Hungan tard venus pour leur payer des tributs. Pareillement pour les Nsong de Kipuka, ils disent – et leurs voisins Mbala, Kwese et Hungan le reconnaissent – être les premiers à avoir occupé cette région en compagnie de leurs frères Mpiin; ce qui explique le fait que les Mbala et les Kwese leur paient encore des tributs jusqu'à ces jours.

Sur le plan linguistique, Van Bulck (1949: 216) classe le "Itsong (kitsong, kinsongo des Batsong, Bansongo, Basongo) parmi les Bantous du nord-Ouest, dans le groupe du Bas Kwilu avec le Iyansi". Pour Vansina (1965: 85) et (1966: 129), le groupe yans-mbuun comprend les Yans (ou Yey), les Tsong, les Lwer (Lori), les Ngul (Ngoli), les Ding, les Dzing, les Mput (considérés souvent comme des Ding ou Yans) et les Mbuun. Djo Kapay (1990: 5) et Kingala (2002: 12) mettent le "kisongo dans la zone H, sous le sigle 20". Incontestablement, il s'agit là du songo (H20) de l'Angola du groupe Kimbundu et non de celui de la RD Congo. Pour Vansina (1966), "tous les peuples du groupe (yans-ding) parlent des langues bantoues appartenant à un groupe commun, très caractéristique par rapport aux groupes mongo, kongo et luba qui l'entourent. L'unité culturelle du groupe était moins évidente, car dans la région du Kwilu et dans celle du lac Léopold II, des emprunts avaient été faits aux Mongo et aux peuples du Kwango voisins" (Vansina 1966: 132). Maho (2009: 24) classe le "Tsong, Itsong, Songo" en B85d, comme dialecte du yans, dans le groupe B80 Tiene - Yanzi qu'il présente comme suit, avec encore beaucoup d'hésitation sur le mbuun:

- B81Tiene^{tii}, Tende
- B82Boma^{boh}, Buma
- B821..... Mpe, Kempee
- B822..... Nunu
- B83..... Mfinu^{zmf}, Funika, Mfununga
- B84 (=B87)..... Mpuono^{zmp}, Mpuun, (Mbuun?), (Mbunda?)**

B85.....	Yans ^{yns} , Yanzi
B85a * – Mbiem, West Yansi
B85b * – East Yans
B85c * – Yeei
B85d * – Nsong, Tsong ^{soo}, Itsong, Ntsuo, “Songo”
B85e * – Mpur, Mput
B85F * – Tsambaan
B86.....	Di ^{diz} , Dinga, Dzing
B861.....	Ngul ^{nlo} , incl. Ngwi
B862.....	Lwel, Kelwer
B863.....	Mpiin, Pindi
B864.....	West Ngongo
B865.....	Nzadi

7.2.2 Les Mpiin

Il y a trop peu d'écrits sur les Mpiin, pourtant souvent mentionnés "Pindi" dans de nombreux vieux ouvrages sur les peuples de l'entre Kwilu-Kwango. Ils ont souvent été confondus avec les Kwese (Guthrie 1971: 54; Johnston 1919: 427). D'après leurs traditions orales, les Mpiin sont originaires de Kwango en Angola. Dans un texte que nous avons trouvé dans les archives du chef de groupement Mbul-lundzim, un rapport d'enquête fait à Kikwit (Province de Léopoldville, territoire du moyen Kwilu, district du Kwango) le 7 sept. 1937 par l'administrateur chef de territoire, Huguen L. H. G., enquête relative à la constitution de la chefferie des Bapindi, il est écrit:

"Les Bapindi sont de même origine que les Basongo réunis en une chefferie dénommée des Basongo. Certaines délégations de pouvoir existant chez les Basongo émanent des chefs se déclarant Bapindi. Les mêmes clans se retrouvent au sein de ces deux tribus de même que parmi les Bayansi. Il semble bien que l'ancien nom des Bapindi soit Bayeye ou Bayaya qui s'applique tant aux Basongo qu'aux Bayansi. Les Bapindi sont originaires de l'Angola qu'ils durent quitter vraisemblablement pour se soustraire aux incursions des esclavagistes. Cet exode se fit sous la direction de l'ancêtre de Danga-Danga dont le nom était Mbul-Ngub alias Mbul-lunzumbu du nom de l'anneau de pouvoir qu'il avait reçu au Kwango et qui émanerait soit de Kasongo-Lunda soit d'un chef mupindi resté sur les anciennes terres. Les Bapindi après avoir occupé divers emplacements lors de leurs pérégrinations, s'installèrent à l'endroit occupé actuellement par le groupement Tianza, chefferie des Baluwa-Basonde en territoire de Feshi. Ensuite, ils résidèrent à Mashita-Mbanza. Le séjour des Bapindi dans le territoire du moyen Kwilu remonte à de très nombreuses années. Le pouvoir sur l'ensemble de la tribu qui est

caractérisé par la détention d'un anneau et de divers attributs émanant de l'ancêtre fondateur de la tribu, est détenu par le descendant le plus proche de cet ancêtre. Pour la tribu bapindi, le détenteur de ce pouvoir est le nommé Danga-Danga alias Mbul-lunzimbu du clan Mosenge. Par suite de diverses circonstances et notamment les migrations, les guerres intestines, le développement de la tribu, l'épuisement des terres fertiles en certains endroits, les ancêtres de Danga-Danga délèguèrent des pouvoirs à des chefs de fractions importantes qui émigrèrent. Ces chefs détenteurs d'anneaux de pouvoir délèguèrent à leur tour des anneaux de pouvoir au sein de leurs groupements pour des raisons analogues. Il s'ensuit la formation de plusieurs groupements des Bapindi. Il est vraisemblable qu'en cas de lutte contre d'autres tribus, les divers pouvoirs soient résorbés par le pouvoir central d'où émanent les diverses délégations".

Van Bulck (1949: 181-87) parle des "Bapindi avec les Batsaamba et les Bahungana" comme faisant partie de la section de la côte occidentale, les anciens forgerons éparpillés sous influence de la *conquista* portugaise. Mutaba (2003: 2) parlant de l'origine des Mpiin, reconnaît que les écrits sur le pindi sont rares mais parle de leurs origines angolaises. D'après Yamba-Yamba (1985: 2), les Mpiin, les Yaka, les Hungan, les Nsong etc. vivaient jadis ensemble à Kwango en Angola. Pour des raisons agricoles, les Yaka demandèrent des semences à leurs compatriotes, ceux-ci leur donnèrent des arachides bien bouillies. Les Yaka se vengèrent. Ainsi Pindi, Mbala et autres s'enfuirent du Kwango vers les lieux actuels. "Dans le territoire de Kikwit, les Pindi sont cités fréquemment comme les premiers habitants" (Nicolai 1963: 126). Ndaywel (1998) situe l'origine des Mpiin sur la rive droite du Kwango, la rive gauche constituait les terres du "Mwene Putu" (le roi du Portugal). Ils en sont partis suite à l'expansion des Lunda:

"Sur la lancée de l'expédition de Kinguri, se réalisèrent d'autres aventures, notamment celles qui amenèrent à la création du royaume Yaka (...) Ce conquérant vint s'installer sur la rive gauche du Kwango et s'attribua le titre de "Mwene Putu", le (seigneur blanc) Kasongo. Il installa sa capitale à Kasongo Lunda. Les populations autochtones, Tsaamba, Suku, Hungaan, Holo, Pindi furent intégrées; quelques groupes dissidents optèrent pour l'exil et s'en allèrent peupler les rives du Kwilu et de Kwenge" (Ndaywel à Nziem 1998: 153, 54).

Jusqu'au XIV^e siècle, dit Ndaywel (1998: 257), on n'est pratiquement pas renseigné sur les sociétés ethniques existantes au "Congo". Mais quelques termes ont subsisté, écrit-il, qui attestent leur existence, même si les signifiants qui nous sont parvenus ne sont pas forcément aussi archaïques que les réalités auxquelles ils renvoient: *Bwatu* (pays de l'entre-Congo-Ubangi), *Nsese* (lac Mai-ndombe); d'autres, bien qu'archaïques, servent encore à désigner des groupes actuellement existants: *Mbundu* (Côte occidentale), *Tsaamba* (Kwango), *Pindi*, *Hungaan* et *Ding* (Kwilu).

Sur le plan linguistique, Van Bulck (1948: 474-87) sépare les Tsamba, les Hungan et les Mpiin du groupe des autres "vieux Bantous" à savoir les Ding, Mbun, Yans et Mput:

"Il n'en est nullement de même pour les trois autres: Batsaam, Bahuaan et Bapindi. Il est vrai que souvent on veut les y ranger parce que certaines coutumes et certaines traditions leur sont communes, mais il nous semble que toutes ces similitudes pourraient s'expliquer suffisamment par simple acculturation de voisinage. Ce qui nous incline surtout à les en séparer, c'est le critère linguistique. A ne juger que d'après la langue, ces trois groupes viennent en effet se classer auprès des langues du substrat que nous avons décelé au Kwaanza (en Angola) et qui est venu se fondre ultérieurement dans la strate du kikoongo. Dans notre classification ultérieure nous voudrions dès lors les ranger plutôt comme sous-groupe du Kwango, près du sous-groupe du Nzadi".

Selon Yamba-Yamba (1985: 5), les langues mpiin et nsong ont été classées dans ce groupe de "vieux-bantous". Malgré son rapprochement, dit-il, avec les langues du Bas-Congo et de l'ancien royaume du Kongo, le mpiin appartient au groupe des langues regroupant le nsong, yans, ding de Muken et de la Kamtsa, le mpur, le lwel et le mbuun. Cela étant, il pense qu'il conviendrait de la classer dans la zone B avec un sigle qui se situerait entre 45 et 80. Maho (2009: 24) a classé le mpiin en B863. D'après Yamba-Yamba (1985: 4), la langue mpiin connaît plusieurs variantes qui sont influencées par les langues voisines (le yans à l'Est, le mbala à l'Ouest, le suku et le hungan au Sud, le nsong et le hungan au Nord).

7.2.3 Les Mbuun

Sur le terrain, nous avons écouté différents récits oraux. Pour les uns, les Mbuun auraient vécu en Egypte avant Jésus-Christ, et l'auraient quittée par trois vagues: l'une alla du Tchad jusqu'au Gabon, une autre passa par le Soudan, une autre encore passa par la République Centrafricaine, longea le Nil jusqu'au Kasai. Cette vague bâtit un royaume au Kasai avant d'aller retrouver ses frères de race vers l'Ouest (source orale: Kwaker Kul a Kul). Une autre source (Mukubi, chef traditionnel) raconte que les Mbuun seraient partis du Gabon et arrivèrent vers Brazzaville. Ils traversèrent le fleuve Congo plus en aval à un endroit où il y avait des pierres, tandis que les Ding, leurs compagnons de route restèrent là. D'autres compagnons de route étaient les Kuba, les Mput qui avaient chacun leur chef. Après la traversée du fleuve, ils remontèrent la rivière Kwango jusqu'à sa source où ils trouvèrent déjà installés les Yaka. Il y eut des problèmes avec les chefs Mwat Yamv et Kasongo Lunda au sujet des tributs qu'ils devaient leur payer. En outre, ils eurent des problèmes avec des Portugais autour d'une affaire d'arachides cuites vendues à ces derniers. Il y eut affrontement, ce qui occasionna leur départ. Ils partirent à plusieurs jusqu'à la source de la rivière Kwenge

où ils se séparèrent des Mbala qui longèrent la rive gauche, tandis que les Mbuun et les Pende prirent la rive droite. Les Pende restèrent sur la rive droite de la rivière Kwilu en amont. Et de là, les Mbuun avec différents anneaux essaimèrent la savane jusque vers la rivière Kamtsa.

"*Okó o lung*" d'après les différents traducteurs ou interprètes dans la tradition orale mbuun que nous avons rencontrés, et d'autres chercheurs comme Mwense (2000), Ikesh Mbung (2003), reste leur origine. Personne n'arrive, cependant, à situer avec précision ce "*okoo olung*" dit Ikesh (2003). Pour Kosman Mokoso (1987: 18), "*okoo-olung*" se situe sur les plateaux de Lunda et il soutient qu'il ne serait que Muza Mulungu ou Muko-Mulungu où vivait un chef mbuun Ngola et qui buvait l'eau de la rivière Luvutshi. Yongo (1994: 21) et Yome (1997: 9) disent que le mot "*okoo*" signifie 'pont', une passerelle ou exactement un tronc d'arbre qui enjambe une rivière afin de faciliter la traversée; *olung* désigne un arbre – nos informateurs sur le terrain, plusieurs vieux Mbuun, ont confirmé cette explication. Pour Awak Ayom (1976), *okoo-olung* s'identifierait à Golungo. Il serait un lieu ou une localité où habitait le grand chef mbuun. Ils se sont déplacés "à partir de Kwango en traversant la rivière Kwango aux chutes Saka-mbundu actuellement chute Tembo, jusqu'à occuper les territoires actuels du Congo (Awak Ayom 1976: 5). Pour le père Jean-Marie De Decker (1948: 14):

"Les clans seraient venus du Nord du Zaïre et passeraient entre Matadi et Léopoldville et ne connaîtraient guère en Angola de longues périodes de paix. Au début du XV^e siècle, les populations qui s'étaient fixées à l'Est du Kwango en Kasongo-Lunda et Popokabaka, traversèrent le fleuve pour arriver dans la vallée du Kwilu et de la Tawaa. Quelques décades plus tard, les Portugais font leur apparition à l'Ouest. Cette double invasion détermine une marche constante des Babounda vers le Sud jusqu'au moment où ils se heurtèrent aux Balunda au XVII^e siècle. Ils quittèrent alors définitivement l'Angola. L'Angola reste la source de provenance des Babounda. La non existence des griots et le défaut des sources écrites ou documents archéologiques rendent difficile la reconstitution de l'histoire bounda".

Deux années plus tard, De Decker (1950: 13) écrit que "les Mbùun viennent du Kwango et appartiennent au groupe Congo où ils vécurent ensemble avec les Pende". Awak Ayom (1976: 19) et Yome (1997: 9) disent que selon la tradition orale, tous les Mbuun sont unanimes qu'ils seraient venus du Gabon en passant par le Congo-Brazzaville pour se fixer en Angola. L'entrée en RDC se serait faite par l'amont de la rivière Kwango. La trajectoire continuerait jusqu'à Okul-Oti. De là, ils seraient partis pour Makala-Kawungu et Pépé Kalini. D'autres lieux qu'ils citent sont: Mashita-Mbanza⁵, Bwele, Kwilu-Lufuku, Mukulu". D'après Vansina (1965: 87):

⁵ Les Nsong mentionnent aussi ce toponyme dans leurs migrations. Cet endroit était un lieu par où sont passés tous les peuples qui partaient du Kwango vers l'actuel Kwilu. Pour les informations sur ce lieu, lire Maes (1935).

"La tradition tribale prétend que les Mbuun vinrent du Kwango (...) Du Kwango, ils se dirigèrent vers les chutes de Kwenge où ils vécurent près des Pende sous l'autorité d'un seul chef Angung (...) Il semble qu'en 1930 les Mbuun n'avaient qu'un seul chef, qui détenait le mpio ou kaolin, emblème de l'institution de chef. Ce kaolin était censé être d'origine Lunda (...) A partir des sources du Kwenge, les Mbuun auraient émigré vers le Nord jusqu'à Mashita Mbanza où ils se séparèrent des Pende pour occuper le pays où ils demeurent encore à présent. Ils trouvèrent dans la région les Tsong, les Pindi et les Ngongo (...) Nous donnons toutes ces opinions en détail parce qu'elles s'accordent toutes à attribuer aux Mbuun une origine angolaise."

Le mbuun, B87 dans la classification de Guthrie, est une langue à plusieurs variantes. Mundeke (1979) et Ibanga (1996) disent que cette langue est formée de six variantes dont quatre sont parlées à Idiofa, une dans Lukamba (territoire de Gungu / Pende), et une dernière à Imbongo. Eburne (1982: 9) établit une quinzaine de parlers, situation qui n'empêche pas l'intercompréhension entre les différents parlers. Yome (1997: 8) parle de 17 parlers (Uten, Ladzun, Nsam, Usang, Ngon, Ilyop (Idiofa), Lakwa, Oten, Ukul, Ngyets, Ungaa, Lawal, Ampung, Kimpundi, Itum, Eban et Ntango). A propos du parler mbuun de Ntango, il dit que celui-ci est marqué par des influences du yans, mpur, mpiin, ding, nsamban, lingala, kikongo et français.

7.2.4 Les Ngong

Un résumé des récits de traditions orales que nous avons réunis sur le terrain donne le Kwango en Angola comme origine des Ngong de Kwenge que nous avons étudiés. Ils étaient des tisserands. Une querelle avec les Portugais à cause d'une histoire d'adultère aurait été la cause de leur départ de l'Angola à une date qu'ils ne peuvent certes pas préciser. Un Portugais (Muhól) avait pris pour femme Métik, une femme ngong née d'une union entre un Ngong et un Nsong. Métik trompa son mari avec un Ngong et tomba enceinte. Le conflit se généralisa. D'autres sources orales parlent d'une querelle avec les Portugais à cause d'une vente d'arachides cuites. Sous la conduite de Mbul Kabal, les Ngong durent quitter le Kwango. Ils traversèrent la rivière Wamba, arrivèrent chez Mangung (Nsong) où ils vécurent ensemble jusqu'au jour où celui-ci leur demanda de lui payer des tributs. Ils se reconnaissent comme frères de même "clan" qu'eux, les Nsong de Luniungu, les Mpiin et les Mbuun. D'autres sources disent qu'ils quittèrent l'Angola tous au même moment, Mbul Kabal (Ngong), Mbul Lundzim (Mpiin), Mangung (Nsong), des Mbuun, des Nsamban et des Pende etc. Ils se séparèrent à Mashita-Mbanza.

Pokoso (1986: 5) a tenté de donner la signification du terme "ngóngo" en disant que ce mot désignait une sorte d'arachides à grosses graines souvent blanches. Ces derniers en étaient

les plus grands cultivateurs, ainsi les peuples voisins les ont appelés par ce nom qui est devenu dès lors leur identité linguistique et ethnique. Les Ngong, d'après les sources orales relatées par Luweso (1985: 1,2) sont originaires de l'Angola:

"Ils débouchèrent du Haut-Kwango, précisément dans la région de Kola en Angola, avec leurs voisins de tout temps, les Pindi, Mbala, Songo et Hungana. Ce fut suite aux nombreuses razzias d'Imbangala qu'ils durent quitter l'Angola pour immigrer vers les terres Yaka à l'Est. La traversée se fit au moyen d'une grosse liane appelée "*mushing wa fu-fubu*" ou "*fus-a-fus*" qui enjambait la rivière Kwango. Sur le chemin de leurs migrations, de petits groupes se détachaient du grand groupe ngong au fur et à mesure qu'ils essaïmaient. Le détachement d'un groupe était presque conditionné par le besoin que les membres éprouvaient de rester vivre à l'endroit choisi. Par la suite, l'ensemble se fractionna en trois grands groupes. Le premier gagna le Kwenge. Arrivés simultanément avec les Pindi et les Hungana, les Ngongo lotirent entre eux les terres ainsi occupées. Ils vendront le reste de leurs terrains aux immigrants Mbala qui les rejoignirent un peu plus tard. Le deuxième groupe afflua vers Pay-Kongila, l'ancienne chefferie de Bulu Kabala. Enfin, le troisième groupe –le plus important – s'infiltra en terres de Bukanga et de Nzundu, dans les confins de l'actuelle mission catholique de Lumbi. Si les raisons migratoires des Ngongo de Kwenge et de Pay restent encore insoupçonnées, celles des Ngongo du dernier groupe se justifient par la présence des ressources alimentaires intarissables: des mares poissonneuses, des forêts giboyeuses et favorables à la cueillette etc. Certains facteurs comme les noyades massives et fréquentes des enfants engagèrent à de nouvelles migrations. Dès lors, un groupe descendit vers le Nsay ou Inzia dans le secteur de Kolokoso, un autre débarqua à Fatundu sur la rivière Wamba à proximité de la ville de Bandundu, un autre groupe encore immigra dans les basses régions de la Lukula".

Les sources orales, écrit Ngulu Kibiakam (1986: 2-5), s'accordent sur le fait que les Ngong sont originaires de la région de Kola en Angola; suite à la traite des négriers et la loi des "Miluwa" (les Portugais) au XVI^e siècle, ils partirent en terre yaka vers le haut Kwango qu'ils abandonneront plus tard pour progresser, sous la conduite de Mbul Kabal, vers l'Est. Les Ngong, dans les sources écrites, se disent originaires de Kwango en Angola; ils s'enfuirent devant l'homme blanc appelé Miluwa (Plancquaert 1932: 80). Gusimana (1977: 1) dit que "l'histoire des Ngongo commence avec le mariage d'un Lunda, Kingudia kia Konde, avec une sœur d'un grand chef coutumier, Angunga. De ce mariage naquit un fils connu chez les Pende sous le nom de Kasandji ka Kingudi et fondateur d'un petit royaume riverain du Kwango en Angola". Vansina (1966: 146) écrit qu'après avoir chassé en 1620 les Pende des territoires d'Angola, les Imbangala – sous la poussée de Kasanje – commencèrent à razzier leurs voisins du Nord et forcèrent une migration mbala et ngong vers les terres Yaka. Mais aux XVIII^e et XIX^e siècles, à cause de l'extension du royaume Yaka vers le nord, et surtout

des attaques et vexations continuelles dont ils étaient l'objet de la part des Bayaka, les Basuku, les Bapende, les Bambala, les Ngong etc. abandonnèrent encore une fois leurs forêts et leurs brousses pour poursuivre vers le Nord-Est l'exode commencé quelque cent ans plus tôt. C'est ainsi que certaines tribus se fractionnèrent et se dispersèrent dans des directions opposées. De Beaucorps (1941: 22) relate que les Ngong ayant quitté la région du Kwango peu après les Nsong se dirigèrent également vers l'Est et le Nord-Est. Dans le Masi-Manimba, les Nsong et les Ngong occupaient le pays avant les Mbala (Nicolai 1963: 125).

Sur le plan linguistique, Vansina (1966: 146) écrit que leur langue est apparentée au kikongo, groupe des langues du Bas-Congo et de l'ancien royaume du Kongo, au même titre que les Mbala, avec qui ils vivaient près du Kwango au XVI^e siècle. Vansina (1966:145) distingue des groupes linguistiques comme le groupe Yaka avec les Pelende, Holo et Suku, le groupe Mbala avec les Tsamba, Ngongo, Hungan et Pindi, le groupe Pende avec les Kwese et le groupe Lunda avec les Sonde et les Cokwe. Guthrie (1967-71) n'a pas classé le ngong. Luweso (1985: 4) a pensé rapprocher le ngong du mpiin, du hungan et même du nsong, parce que dit-il, d'après De Beaucorps (1941:4) ces tribus venues des régions occidentales de l'Afrique présentent entre elles de frappantes ressemblances de dialectes aussi bien que de traditions. De Beaucorps (1941:21-2) dit que "les Bangongo ne devaient pas être éloignés des Basongo. Plusieurs témoignages reçus tant chez les Basongo que chez les Bangongo, affirment qu'ils étaient voisins". Pour Luweso (1985:4), "le hungan, le pindi et le songo (Tsong) présentent actuellement un certain nombre d'affinités d'ordre lexical, phonologique et morphologique plus observables entre eux plutôt qu'avec le mbala. L'intercommunication entre le mbala et le ngongo s'expliquerait par la position géographique généralement étroite du gimbala avec le gingongo plutôt qu'avec les autres langues". Ngulu (1986: 6) pense "insérer le gingongo dans la zone B avec le yans, le mbuun, le ding etc. en se basant sur des ressemblances linguistiques très frappantes d'ordre phonétique, lexical, phonologique, morphologique et syntagmatique". Le ngong présente plusieurs parlers: le ngong de Mbul-Kabal ou de Pay-Kongila, de Kwenge (que nous avons étudié pour cette thèse et qui serait le prototype du ngong); le parler de Lukula (avec une forte influence du yans, du nsong, du hungan et du mbala; le parler de Kinzenga assimilé au yans et au nsong; le parler de Kinzenzengo influencé par le suku; le parler de Mosango près des Mbala (Ngulu Kibiakam 1986: 7).

7.2.5 Les Hungan

D'après les sources orales que nous avons entendues, les Hungan du groupement Kimputu dans le secteur de Kipuka sont originaires de l'Angola où ils avaient pour chef Tákamba. Ils étaient de grands forgerons. La cause de leur départ serait liée aux désordres ou aux conflits familiaux. Ils disent être passés par Mashita-Mbanza. Taputu, envoyé par Takamba, aurait découvert le lieu qu'ils occupent actuellement et l'aurait reçu des Mpiin en 1850 en remerciement pour des travaux de forge. Dans un document écrit datant du 22 février 1925 trouvé dans les archives du chef du groupement Kimputu, signé par le commissaire de district du Kwango, territoire de Kikwit, chefferies indigènes, Province du Kwango-Kasaï, Congo belge, le commissaire de district, vu le décret du 2 mai 1910 sur les chefferies et sous-chefferies indigènes, vu les articles 1 et 2 de l'ordonnance de l'administration générale du 23 août 1910, vu le rapport du 31 décembre 1924 de l'administrateur territorial de Kikwit, arrêta la délimitation de ladite chefferie de Mboko. L'histoire des Hungan qui y est relatée donne un bref historique du groupement général des Hungan de Takamba et de la généalogie des chefs Hungan. Toutes les tribus hungan, dit ce document, sont originaires de l'Angola avec les Basuku de Meni Kongo. Elles dépendaient toutes de Kasongo Lunda. Les Hungan sont essentiellement forgerons, ils tentèrent de s'installer partout où ils trouvaient des minerais de fer. C'est ainsi qu'on les trouve éparpillés partout dans les Yans, Mbala etc. Ils quittèrent Kwango pour s'installer à la rivière Nko où se trouvent actuellement les Hungan de l'ex-chefferie de Kindondo. Ils essaimèrent de la Nko où le chef Taputo qui était à leur tête lors de l'exode du Kwango laissa ses descendants détenant l'anneau très important dénommé "Taputo". Il y eut à cette époque de nombreuses remises d'anneaux dont les chefs s'installèrent à divers endroits parmi lesquels Kwenge. Les Taputo sont les plus anciens occupants des terres hungan, mais inférieurs hiérarchiquement à Takamba, chef le plus important de tous les Hungan, restés en arrière en Angola. Dans un autre rapport d'enquête sur la chefferie Mboko, tribu hungan, un procès-verbal fait à Kikwit le 31 décembre 1924 par l'administrateur territorial stipule que les Hungan de Kipuka sont originaires du territoire de Bulungu. Une partie de ce peuple aurait émigré de là vers 1854 pour s'établir de force sur cette terre dont les Mpiin étaient propriétaires. Le déplacement s'était fait en si grand nombre que les Mpiin étaient incapables de les expulser de leurs terres. D'après les renseignements obtenus, cette migration eut lieu à cause des désaccords dans leurs clans.

Tous les Hungan, selon Mwemfu (1996: 3,4), gardent la même histoire suivant la tradition orale. Ils seraient venus du Nord – allusion faite aux grandes migrations d'avant leur installation en Angola – auraient suivi l'océan atlantique pour atteindre l'Angola. Ils auraient habité cette contrée jusqu'à l'arrivée des Portugais vers le XVI^e siècle. A la suite d'une grande guerre qui les opposa aux Portugais à cause d'une vente d'arachides bouillies, ils auraient quitté le territoire. L'invasion des Lunda venus du Sud serait aussi une autre cause qui les

obligea à quitter le Kwango pour le Kwilu. Le chef hungan, Kiamfu, avait été soumis au chef lunda, Mwata Yamvo. Leurs voisins les avaient précédés: les Mpiin, Samba, Ngong, Mbala. De plus, pour les besoins du travail de la forge, les hungan mènent une vie de nomades. Afin de trouver la matière première (généralement à la source des rivières) nécessaire à la fabrication des outils, ils se sont subdivisés en petits groupes dans la région dans la région. Les autres tribus avaient besoin d'eux pour se fournir en instruments utiles pour la guerre ou les cultures: c'est l'une des raisons de la pénétration de ce peuple dans plusieurs contrées qui correspondent à leurs implantations actuelles. Ce sont des forgerons, fondeurs de fer '*mbokó*', les scories des fours, les '*mákets*' marquent l'emplacement de leurs anciens villages. Ils fabriquaient aussi de la poterie (Mwemfu Manzamful 1996: 4).

Selon Vansina (1966: 130), "les peuples du groupe yans-ding se disent originaires des régions de Kintamo (Léopoldville) pour les Yans et du Bas-Kasaï pour les Ding, les Lwer et les Ngul. Outre les peuples mentionnés dans ce groupe, les Hungaan de la région du Kwango-Kasaï se disent également originaires du Kwa et même du royaume des Tio". Pour Lamal (1965: 89, 90), "les Bahungana immigrés au Kwenge savent qu'ils furent jadis en région Kingungi sur Lukula, et se disent tous d'origine Kongo. Ils savent en tant que forgerons, ils aidèrent le Meni Kongo Musuku (...) Notons toutefois qu'au Mayombe existent des BaVungana (...) "Hunga" signifie la forge; "bahungana" peut dès lors, ne signifier que forgerons et pourrait ne pas être un nom ethnique dans toute la région Sud jusqu'à Panzi". Ndaywel (1998: 154) situe l'origine des Hungan sur la rive droite du Kwango vers Kasongo Lunda, où ils étaient autochtones avec les Tsamba, Suku, Holo, Pindi; ils quittèrent le lieu au tout début du XVII^e siècle suite à l'expansion du royaume Lunda. Ndaywel (1998: 257) compte les Hungan parmi les anciens occupants des terres "congolaises" jusqu'au XIV^e siècle avec les Mbundu (Côte occidentale), Tsaamba (Kwango), Pindi et Ding (Kwilu) et autres.

Sur le plan linguistique, Lamal (1965) trouve que "le dialecte hungan est étroitement apparenté au kisuku". Van Bulck (1949: 187) classe le hungan dans le sous-groupe refoulé dans l'entre-Kwango-Kwilu sous l'influence de la *conquista* portugaise. Vansina (1965: 158) présume qu' "il se pourrait que ce soit une population composite, originaire pour moitié des Yans et des Tsong, et pour une autre moitié des Ngongo, étroitement apparentés eux-mêmes aux Mbala, quant à la culture et l'histoire". Les Hungan auraient des affinités culturelles et linguistiques avec les Yaka, Mbala et Nsong (Nzamba Kiamfu 2003: 3). Le hungan présente plusieurs modifications dues aux contacts subis suivant les contrées avec d'autres langues voisines; actuellement cette langue parlée dans les contrées de Kwenge et de Vanga constitue deux variantes distinctes suite à l'influence subie du mpiin, mbala et saamba d'une part et celle du nsong, yans et du kikongo de l'autre (Mwemfu Manzamful 1996: 1). Le hungan a été classé en H42 par Guthrie (1971) et Maho (2009) à côté du mbala; mais nous croyons personnellement que sa place serait mieux dans le groupe Yaka-Suku en H30.

